

1. Contextualisation : Après l'évocation dans le Prologue des peintures dans la grotte des Nymphes, qui indique que toute la suite du roman va constituer une immense *ekphrasis* en quatre livres, puis le récit de la découverte des deux protagonistes, qui relève à la fois du roman et de la comédie nouvelle, le texte que nous allons étudier constitue le véritable début de l'histoire. A présent, les deux jeunes ont grandi, et avec leur découverte de l'amour, le roman va pouvoir commencer.

2. Problématisation et annonce du plan : Notre extrait évoque l'euphorie du printemps, implicitement associé à l'Age d'or, et constitue un **morceau de bravoure pastoral** particulièrement élaboré, en dépit des apparences. La description des saisons est en effet un exercice classique dans les écoles de rhétorique, et a perduré au moins jusqu'au Moyen Age, où certains poèmes de « reverdies » relèvent de la même tradition. Nous allons donc tenter d'en analyser quelques-unes des techniques, pour comprendre à quel degré de sophistication a pu parvenir la prose de la Seconde sophistique, qui à l'évidence puisait largement à la fois dans la rhétorique et la poésie.

Mais ce printemps est aussi la saison inaugurant une intrigue romanesque structurée précisément par les rythmes de la nature, qui accompagnent l'évolution des deux protagonistes. Dans cette perspective, il sera utile de comparer l'état psychologique de nos héros lors de ce premier printemps à celui de l'année suivante, pour poser la question des limites de **l'éducation par la simple imitation de la nature**. Nous dépasserons donc le stade assez superficiel de l'analyse stylistique formelle pour commencer à nous interroger sur l'éventuelle profondeur de cette œuvre, ou en tout cas sur le sérieux des problèmes qu'elle permet de poser.

I/ PASTORALE ET ÂGE D'OR

A/ Le cadre et les personnages de la pastorale (= étymologiquement : le genre des bergers)

1/ Le **décor** typique de la pastorale = le monde végétal, représenté par une triade de lieux liés à l'élevage : bois (δρυμοίς), prairies (λειμῶσιν) et collines (ὄρεια), est présenté par le motif des fleurs qui recouvrent tout : πάντα ἄνθη, ce qui donne d'emblée au texte une dimension généralisante.

2/ Les **animaux** typiques de la pastorale : abeilles (μελιττῶν), oiseaux (ὄρνιθῶν), troupeaux (ποιμνίων) symbolisent la diversité du monde animal.

3/ Deux **personnages** humains typiques de la pastorale (nous savons depuis le § précédent que Daphnis et Chloé sont devenus bergers), mais ici indifférenciés, désignés de manière globalisante par le pluriel (article οἱ et verbes à la 3ème personne du pluriel)

B/ Débuts de la vie, débuts du monde

Ce texte développe un petit champ lexical de la naissance et du début qui met sur le même plan :

- le monde végétal qui s'épanouit, avec ἦρος ἀρχή, le début du printemps, le renouveau de la nature après le sommeil hivernal.
- le monde animal, avec les troupeaux nouveau-nés, ποιμνίων ἀρτιγεννήτων
- le monde humain, puisque les deux adolescents, Daphnis et Chloé, sont qualifiés de νέοι.

Ce faisant, Longus donne à son texte une portée plus générale que celle de l'évocation de deux adolescents : ces deux personnages deviennent symboliques des premiers âges de l'humanité, ce qui nous conduit à mettre en évidence le thème de l'Age d'or.

C/ Evocation d'un âge d'or (cf fiche bleue des documents)

1/ Une nature pleine de vie, avec une grande importance du champ lexical du mouvement : σκιρτήματα, ἐσκίρτων, σκιρτῶντας, ἥλλοντο, ἐπέφερον. Tout est animé, « tout est plein d'âmes ».

2/ Un univers où tous les sens sont sollicités :

- la vue : même verbe de perception βλεπομένων, βλέποντες (simple changement de voix)
- l'ouïe : verbe de perception ἀκουομένων, ἀκούοντες, et champ lexical regroupant tout ce qui peut être entendu : bourdonnement (βόμβος, ἐβόμβουν, avec des sonorités en harmonies imitatives), son (ἦχος), chant (μουσικῶν, κατῆδον, ἀδόντων ἦδον).
- l'odorat est connoté par la présence des fleurs : πάντα ἄνθη, τά ἄνθη.
- le goût est connoté par la présence des abeilles (μέλιτται) dont le nom désigne le miel (μέλι).
- le toucher est représenté par l'action de cueillir (συνέλεγον), jeter (ἔβαλλον) et de tresser (πλέκοντες).

Donc un univers qui se caractérise par sa plénitude et dans lequel, selon le vers de Baudelaire, « les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». Il s'agit du **mythe nostalgique** d'un monde global, Un, d'un paradis d'avant la chute dans le Multiple et la séparation.

TR : Cet univers associe dans une grande harmonie la végétation, les animaux et les humains. C'est la syntaxe qui se charge de les entrelacer ainsi (l'image du tressage des couronnes peut constituer une mise en abyme du tressage du texte, à étudier à présent).

II/ UNE EKPHRASIS (DESCRIPTION) : UNE SIMPLICITÉ EN RÉALITÉ TRÈS SOPHISTIQUE

A/ Une syntaxe limpide, extrêmement simple et assez répétitive (= grammaire et lexicale)

1/ Toutes les propositions sont indépendantes, la seule subordonnée est un génitif absolu (τοσαύτης κατεχούσης εὐωρίας). Ces propositions indépendantes sont assez souvent juxtaposées sans mot de liaison (= asyndète en rhétorique), coordonnées par la conjonction καί, ou simplement balancées par les particules μέν / δέ, ce qui constitue une **syntaxe** très fluide.

2/ Quant au vocabulaire, il est repris en boucle, en particulier par des **figures étymologiques** (mots de natures différentes mais de même racine : donnez des exemples) => texte très facile à traduire.

B/ La μίμησις de l'auteur imitant la nature avec une technique au contraire très sophistiquée

1/ La **fusion** harmonieuse des êtres et de la nature est suggérée par une disposition très rhétorique en *dicolon* (rythme binaire) et *tricolon* (rythme ternaire) en crescendo, nettement inspirée par la rhétorique asianiste du sophiste Gorgias, l'un des représentants de la première Sophistique, grand inspirateur des romanciers grecs du Ier au IVe siècle après JC (cf fiche)

- mise en place des trois lieux, puis des trois animaux avec leurs activités, puis association des trois dans un premier tricolon dont chaque membre est lui-même subdivisé en trois (1-4)
- deuxième tricolon bien plus développé consacré à l'imitation de la nature par les deux héros (μιμηταί/ ἀκουομένων/ βλεπομένων) développé en parallélisme et chiasme en ἀκούοντες/ βλέποντες/ μιμούμενοι, lui-même conclu par un dernier tricolon : συνέλεγον / ἔβαλλον / ἐπέφερον (1.5-10).

2/ On voit que la **variété** des structures en parallélismes et chiasmes suggère à la fois l'harmonie mais aussi la fantaisie, la liberté et même l'effervescence de la nature ; voir en particulier les variations syntaxiques dans les 1.3-4 :

- sujet / verbe / complément de lieu (1.3)
- verbe / complément de lieu / sujet (1.4)
- COD exprimant un lieu / verbe / sujet (1.4)

3/ Enfin une technique rythmique très sophistiquée crée des jeux d'échos, des sortes de rimes à la fois sonores et rythmiques, par le biais de clausules non pas *métriques* (fondées sur des alternances de voyelles brèves et longues) mais *accentuelles* (fondées sur des alternances de syllabes accentuées ou pas). Voir la fiche qui met en évidence des échos rythmiques donnant de la cohérence à certains « blocs » de texte, et créant surtout des harmonies imitatives.

TR : On voit que le style de ce texte apparemment très simple repose en réalité sur une technique très savante, et peut évoquer ce qu'au XIXe siècle on a appelé de « l'art pour l'art ». Mais est-ce vraiment le cas ? Longus se contente-t-il de faire étalage de sa virtuosité technique, comme on pouvait le faire dans les écoles ou les démonstrations publiques de rhétorique, ou ce texte a-t-il tout de même aussi quelque chose à nous « dire » ?

III/ ROMAN D'EDUCATION ET INTERROGATION SUR L'HUMANITÉ

A/ Des adolescents à l'école de la nature (παιδεία = apprentissage, éducation, par μίμησις)

Nous avons vu que ce texte suggère un âge primitif du monde, un âge d'or dans lequel hommes et nature non seulement vivent en parfaite harmonie mais sont appelés à évoluer, à grandir. Mais alors que les animaux procèdent par instinct et ne se consacrent qu'à une seule activité, répétitive, les agneaux à bondir, les abeilles à butiner et les oiseaux à chanter, les deux jeunes humains, symboles de l'humanité primitive, au départ ἄτεχνοι, sans aucune connaissance technique, **apprennent** par imitation (ce qui est l'idée du philosophe Démocrite), et donc sortent de leur condition initiale, progressent.

Daphnis et Chloé apprennent ainsi dans ce texte la musique des oiseaux et la danse des agneaux. Ce faisant, ils manifestent une première différence entre l'homme et l'animal : ils n'agissent pas par instinct, ils passent de l'ignorance à une connaissance, et ils sont capables d'accomplir plusieurs actions différentes, successivement ou en même temps, alors que les animaux sont limités à une seule.

B/ Mais des activités qui dépassent la simple imitation des animaux

Si les abeilles butinent, les deux jeunes gens, imitant les abeilles, traitent les fleurs de trois manières différentes, ce qui constitue déjà une variation notable par rapport à l'activité des insectes :

- ils les cueillent et les rassemblent (συνέλεγον) : en les coupant de leur tige, ils en font des objets qui vont servir à autre chose qu'à donner du pollen, ils les instrumentalisent en quelque sorte, pour un usage proprement humain.
- en les jetant dans le pli de leurs tuniques, on peut supposer qu'ils s'en ornent, ou bien qu'ils s'en parfument : dans les deux cas, ces préoccupations esthétiques sont proprement humaines.
- quant au tressage des couronnes, il peut en tant que technique avoir été inspiré par l'observation des araignées ou hirondelles (cf Démocrite), mais leur finalité est bien différente : l'offrande aux Nymphes est un geste de piété, la manifestation d'un sentiment religieux (*religio* = liaison entre l'homme et la divinité) qui n'est propre qu'aux humains. Daphnis et Chloé, tout en imitant les animaux dans leur grande naïveté et la fraîcheur de leur premier âge, ne SONT donc pas des animaux.

C/ Des limites à la mimèsis qui vont être rapidement trouvées

Longus par ailleurs prépare la suite de son roman, dont nous allons voir qu'il est soigneusement composé. La question de la différence entre l'être humain et l'animal n'en est qu'à ses prémises. Un an plus tard exactement, au printemps suivant, Daphnis et Chloé vont continuer à imiter les animaux, mais pour tenter de résoudre le problème qui se pose à eux depuis un an : comment aller plus loin que les baisers et éprouver la même apparente satisfaction que les boucs lorsqu'ils ont fini de couvrir les chèvres ? C'est au livre III que la leçon de la nature va rapidement trouver ses limites. Imiter le comportement des animaux, c'est-à-dire des manifestations **extérieures** d'une activité sexuelle, c'est faire fi de toutes les différences entre ces animaux et les humains : non seulement des différences physiologiques qui peuvent imposer d'autres « positions » et qui ne sont pas liées aux mêmes enjeux (reproduction de l'espèce d'un côté, et plaisir sensuel de l'autre), mais surtout des différences psychologiques, les sentiments, la délicatesse, le respect du partenaire, etc. La leçon de la nature est donc insuffisante, et ce sera le rôle de Lycénion que de donner une leçon « d'art d'aimer » (au sens de technique mais pas seulement) à un jeune garçon qui, grâce à cette initiation, sera en mesure de devenir un adulte, et un être humain à part entière, capable de résister au simple instinct naturel pour choisir de passer ou pas à l'acte, parce qu'il a peur de faire mal à sa partenaire. Ce faisant, Longus trouve le moyen romanesque, au livre III, de retarder encore son dénouement d'un livre, et surtout de préserver la virginité de son héroïne jusqu'au mariage, ce qui est une contrainte absolue dans le roman grec, mais à l'image de celle qu'imposent de nombreuses sociétés, en particulier méditerranéennes. Donc une contrainte totalement conventionnelle et plus du tout naturelle.

L'histoire de Daphnis et Chloé, sur quatre livres, sera donc aussi celle de l'humanité passant de l'état de nature à celui de culture, de l'état de totale innocence au respect des règles et des conventions imposées par une collectivité.

Nous commençons à nous apercevoir dès ce premier texte que ce roman est probablement bien plus subtil et savant qu'il n'y paraît :

- sa grande simplicité stylistique, cette impression de transparence, sont en fait le résultat d'un travail syntaxique, rhétorique et poétique extrêmement sophistiqué.
- son apparente naïveté n'empêche pas de poser des questions importantes, même si évidemment elles ne sont pas traitées avec la profondeur de la philosophie : quelle est la différence entre l'homme et l'animal ? sur quels critères doit-on opposer nature et culture ?
- et enfin le caractère très coquin du prolongement de notre texte au livre III doit nous faire prendre conscience du jeu que joue Longus : il adopte dans le récit de son **narrateur** le **point de vue** totalement naïf de ses **protagonistes** (ce qui nous apparaît évidemment comme une niaiserie difficilement supportable), mais en tant qu'**auteur**, il joue avec son **lecteur** sur la complicité que permet une connaissance commune des choses de la vie, et une commune supériorité « culturelle ». Ce décalage très subtil et humoristique, tout en clin d'yeux, que nous retrouverons au XVIIe siècle dans les *Contes grivois* de La Fontaine, peut être l'une des explications du succès d'un roman qui finalement masque bien son jeu...